

“ De quel droit ce malheureux ravage-t-il l'innocence de ce petit baptisé que Dieu aime et qui ne demande qu'à aimer Dieu ?

— Pour sûr, M. le docteur, il va leur arriver un mauvais coup.”

*

* *

Le pauvre Roger suivait son père ; mais comme il aurait volontiers suivi le docteur à l'église. Ses petits camarades lui disaient souvent comme c'était beau, les cérémonies : M. le curé en habits sacerdotaux, les enfants en soutane rouge et surplis de dentelle, le docteur Sonnancourt emplissant l'église de sa belle et grosse voix de basse.

Le petit rêvait de porter un surplis blanc, lui aussi.

D'autant que, pour la première fois, il avait compris : son père avait tort. Ce pauvre père ! Il ne soutenait pas la comparaison avec le docteur : ni ses sarcasmes avec le ferme bon sens de l'ironiste, ni sa colère sourde avec la bienveillance de l'apôtre, ni sa tenue débraillée avec la dignité du grand chrétien.

Il avait compris et il souffrait ; car il aimait son père, dont il était passionnément aimé, surtout depuis la mort de sa maman. Confus de se voir méprisable, l'enfant marchait tête basse et avait hâte d'être en plein bois, à l'abri de tout regard ennemi.

A la sortie du village, tous deux se hâtent de quitter *le chemin du roi* et, prenant un sentier sur la gauche, ils gagnent la forêt.

Avant de disparaître, ils entendent les éclats de rire d'une joyeuse *voiturée* qui venait en vitesse. Francœur reconnaît les Chouinard ; le père François avait *les deux mains dans les guides*, rapport à la mère qui avait peur d'arriver la messe commencée. C'était un *histoireux*, le père Chouinard. Il cria de loin, ricanneur :

“ La messe est-y déjà finie, Francœur ? ”

Mais Francœur n'avait plus envie de rire depuis que le docteur lui avait aplati ses poses de fier-à-bras. Il ronchonne entre ses dents :

“ *Va-t'en-z-voir.* ”

Et il entre sous la feuillée avec son gars.

*

* *

Le petit se sentait le cœur plus à l'aise dans la solitude amie. Il se laissait envelopper par la fraîcheur qui tombait des ormes et des érables entremêlés. Il trouvait charmants les oiseaux qui chantaient les louanges du bon Dieu sans lui reprocher de fuir l'église. Bientôt mis en joie, il aurait volontiers fait la chasse aux écureuils agiles sautant d'un arbre à l'autre, aux éblouissants loriots, rouge, noir et or. Il les montrait à son père :

“ Tire donc ! ”

Mais Francœur se réservait pour de plus beau gibier.

La dernière sonnerie des cloches leur fut apportée par la brise et replongea le petit dans la tristesse de ses mystérieux désirs. Il avait faim d'Eucharistie et, dans sa naïve ignorance, ne savait pas ce qui le tourmentait : il sentait seulement quelque chose de très doux qui lui caressait l'âme et lui donnait envie de pleurer.

Il demanda à brûle-pourpoint :

“ Pourquoi qu'on ne va pas à l'église, nous autres ? ”

Francœur sursauta :

“ Hein ? Toi aussi, moucheron ? ”

Son Roger, timidement, le jugeait, et le condamnait.

“ Qu'est-ce qu'on irait faire à l'église ? Tu n'es pas bien ici, avec moi ? Mais, écoute.”

Soudain, le bruit d'une fuite éperdue. Une masse énorme, lancée à toute vitesse, écrasait des branches sèches et frappait le sol à grands coups sourds. Ils aperçurent bientôt à travers la futaie un orignal qui dévalait à grande allure. Sans doute, le cri de colère du chasseur avait réveillé son ouïe d'une merveilleuse délicatesse ; il avait sursauté et sa première frayeur l'emportait. Mais ses petits yeux myopes le conduisaient mal : ils l'amenaient à portée de fusil. Francœur épaule, attend. Il ne comptait que sur des perdrix et des lièvres et il allait abattre un orignal, un orignal des dimanches, s'il vous plaît. Il en offrirait le filet au docteur Sonnancourt.

Deux secondes. A deux cents pas, dans une éclaircie, l'orignal passe comme un obus de 420. Pan ! Un éclair s'allonge et lui lance une balle au cœur. Il fuit toujours. Francœur se demande s'il l'a manqué. Mais bientôt le monstre blessé ralentit sa course, il chancelle, il s'arrête, il renâcle, il s'affaisse.

Roger pousse un cri de joie et s'élance.

“ Prends garde, dit le père ; il n'est pas mort.”

Mais Roger, tout joyeux, n'entend pas. Au bruit de son approche, l'orignal se relève, fait quelques pas vers l'enfant, la corne basse. Le petit recule en poussant des cris d'effroi.

“ Papa ! ”

Le chasseur épaule de nouveau : le danger subit de son Roger l'énerve ; il a l'œil sur l'animal et ne remarque pas que l'enfant est dans sa ligne de tir ; moins heureux que Guillaume Tell, il blesse son fils à la tête et l'abat. L'orignal furieux se précipite et l'achève à coups de cornes et de sabots avant que le père ait eu le temps de recharger son fusil ; il piétine le petit cadavre. Deux balles tirées de rage à bout portant l'abattent à son tour.

Le malheureux père trouve son fils dans une mare de sang, la poitrine enfoncée. Il essaya de le relever, mais son cœur se brisa :

“ Je l'ai tué ! C'est moi qui l'ai tué.”